

JEAN BAUDRILLARD

Jeux

J'aimerais commencer par un exemple, un *anti-exemple absolu de l'usage de l'automobile* : la ville de Palerme. Le trafic à Palerme est quelque chose d'hallucinant. Il est complètement mortifère, meurtrier, mortel, etc. Pratiquement toutes les voitures ne tiennent aucun compte des règles de sécurité. Elles se précipitent les unes sur les autres, se volent la priorité. C'est un carnaval, un festival, une sorte de fête. Et tout ça se passe quand même selon une sorte de règle du jeu dont les conducteurs usent avec beaucoup d'habileté. Ils ont une grande virtuosité automobile. *Il n'y a pas plus d'accidents à Palerme qu'ailleurs.* Si vous arrivez et que vous voyez ça, vous vous dites « c'est le massacre ! » Non pas du tout, ça se joue, en dépit et au défi de toutes les règles de sécurité, au point même que les quelques-uns qui observent les règles de priorité se font mépriser et insulter.

C'est là un *acte collectif* et il y a un usage de la voiture en terme de jeu avec la mort, c'est un jeu de mort véritablement. Les automobilistes le jouent comme les chevaliers du Moyen Âge. C'est *un jeu de chevalerie*, ils ne cherchent pas la mort de l'autre bien entendu, ni la leur propre, mais elle est toujours en jeu ; ils en usent avec virtuosité.

Il y a là un exemple, et c'est presque une métaphore, d'*un usage possible d'un médium, d'une technique, à un titre tout à fait différent des questions que nous nous posons ici en termes de sécurité*. Là, ce n'est pas une question de paranoïa, de narcissisme, de pulsion de mort, non, il y a une règle du jeu : c'est *l'anti-règle*. Ce n'est pas pervers du tout, ça constitue un acte collectif et un mode de reconnaissance les uns par les autres. Cela se joue et finalement les conséquences ne sont pas du tout plus dramatiques qu'ailleurs.

C'est pour dire qu'il y a forcément, comme pour toute technique d'ailleurs, *un usage anthropologique de la voiture*, sacrificiel, si vous voulez, mais pas au sens péjoratif qu'on donne au terme de sacrifice. Ils ne cherchent pas du tout la mort réelle, la mort physique ; et ils ne cherchent pas non plus la sécurité. Ils sont au-delà de ces problèmes de sécurité et de mort dont on a tellement parlé. La preuve est ici faite que n'importe quelle technique peut être réinvestie dans un mode de comportement qui n'a rien à voir avec les limites que nous lui donnons, nous, en fonction de notre système de valeurs.

Il y a pour nous, dans notre société, un *pathos de la sécurité*. Tout est orchestré pathétiquement autour de la sécurité et d'un prétendu instinct de conservation qui en serait le mode individuel.

Il y a un pathos de la sécurité, par contre il y a une *passion du risque* – je ne sais pas si l'on peut dire que c'est celle de la mort, je ne le pense pas – mais c'est une passion. La différence entre *pathos et passion* est considérable et tout recours à l'explication par la pulsion de mort me semble trop facile. On peut recourir à une *anthropologie pulsionnelle*, c'est une hypothèse plausible.

Celle d'*un comportement collectif*, d'une sorte de contre-transfert négatif. Il n'y a pas besoin que ça passe par la prise de conscience individuelle. Cela peut même au contraire passer par une *hyper-conscience de la sécurité* et, par en dessous, les comportements seront exactement adverses, *ils mèneront au dysfonctionnement de la sécurité*.

J'aimerais mieux une autre hypothèse de type anthropologique qui est celle (pour revenir à Mauss) du don et du contre-don. Nous sommes dans une société où précisément à travers tout le protectionnisme, la sécurité qui nous est donnée et qui nous est imposée, il nous est *trop donné* en quelque

sorte. Il y a *trop* de mesures de préservation, de conservation, de protection, etc., et qu'il faut rendre – ça c'est la véritable *règle du jeu symbolique*, différente des lois de la sécurité et des lois qui gouvernent l'instinct de conservation individuel. À la limite, *la règle du jeu fondamentale, symbolique, c'est celle du contre-don*. Il faut pouvoir rendre en échange et on est dans une société où il nous est trop donné, il nous est tout donné potentiellement et la voiture est un de ces dons avec la vitesse, l'ubiquité, le déplacement, etc. Et ce monde qui nous est donné, si nous ne pouvons pas le rendre d'une façon ou d'une autre, nous allons tomber dans une mélancolie profonde. C'est clair, d'ailleurs, on y est en plein, et c'est bien à cause de ça : c'est parce qu'il n'y a pas de moyens de rendre. Jadis, ce monde naturel nous était donné par qui ? Par Dieu, par une transcendance quelconque. Il y avait moyen de rendre grâce, aujourd'hui il n'y a plus personne à qui rendre grâce. Il faut rendre compte, il faut quelque chose, un véritable *sacrifice*, qui tienne du contre-don, qui tienne de la règle symbolique, *qui n'est pas du tout une pulsion de mort*, c'est quelque chose de dramatique mais de positif, c'est-à-dire une stratégie de la fatalité, en quelque sorte, mais pour retrouver quand même une sorte de Destin qui soit de notre côté, qu'on ne soit pas « sécurisé à mort », puisque c'est ça notre destin aujourd'hui. Alors, il faut jouer avec cette mort, il faut éluder finalement cette forme de sécurité...

Dans l'économie générale de la violence il y a *différentes sortes de violences*, je ne parle pas de la violence historique, révolutionnaire, etc., mais simplement de la *violence mécanique*, et puis d'une *violence virtuelle* qui est faite justement de l'antiviolence, la violence à travers la sécurisation, qui est ce qui vous dépossède même de la possibilité de mourir. Parce que mourir reste quand même une possibilité tant qu'on est vivant, l'inverse n'étant pas vrai, et que celle-là il faut pouvoir la jouer. Si, à force de sécurité, on vous l'enlève, alors là, vous êtes privé de ce contre-don, vous ne pouvez plus rendre quelque chose et le déséquilibre fondamental, collectif ou individuel, vient de là.

Encore une fois, je ne veux pas éluder la dimension psychanalytique, tout ça n'est pas exclusif, mais *fondamentalement ça reste quand même une problématique symbolique*. Moi, je suis vraiment un automobiliste. J'aime la vitesse, j'ai assez joué avec ça. J'aime l'espace et je suis en même temps frappé par la violence faite à l'espace, la violence faite à la ville par la voiture. Si l'automobile est un médium qui signifie quelque chose, on doit en payer le prix. Il y a une règle du jeu, une règle d'équivalence ; elle peut être meurtrière. D'ailleurs, s'il y a une violence faite à l'homme par la machine, il y en a une autre, qu'on sous-estime toujours : celle faite à la machine par l'homme.

En termes de machine, il y a une très grande différence entre les machines *d'ordre mécanique* et les nouvelles machines, les nouvelles technologies. On dit de l'ordinateur « c'est comme une machine à écrire », mais non, ce n'est pas vrai ! La différence est totale. Une machine à écrire, elle est là, je suis différent d'elle, je sais qu'elle est une machine et elle sait qu'elle est une machine d'une certaine façon. *Elle est à distance*, il y a une manipulation mécanique et il peut y avoir une revanche des machines, il peut y avoir interactivité technique qui tourne à la violence. Il peut y avoir une revanche de la voiture, de cette machine mécanique. Mais je n'en suis pas aliéné ; je garde, et la machine garde aussi, une autonomie réciproque.

C'est tout à fait différent d'un ordinateur où vous êtes plongé, immergé, etc., dans une sorte d'interactivité toute puissante mais où vous n'avez plus cette distance, cette autonomie. La différence est très considérable entre le *téléphone traditionnel* et le *portable* et la différence est totale aussi entre une *automobile traditionnelle* avec levier de vitesse, etc., et une *automobile virtuelle intelligente* qui marquera, elle, la fin de cette confrontation. Le rapport à la machine est toujours un duel, et le duel de l'homme avec sa propre machine, sa propre automobile, c'est aussi un duel avec le contexte, avec l'environnement, avec les autres. Il faut voir tout ça en termes de *dualité*, de *rapport symbolique* et non pas du tout interactif, sécuritaire, etc.

Nos comportements sont dominés par les discours fondés sur ces valeurs conventionnelles, mais, dans notre infrastructure mentale, la *règle du don et du contre-don* est tout aussi *actuelle* aujourd'hui qu'il y a 5 000 ans ou cinq millions d'années, elle est toujours absolument valable. Certes, il y a une frange de comportements irrationnels, celle qui correspond à la psychologie individuelle, au rapport aux autres. À la limite le comportement que décrivait Barthes pour la voiture/signe, comportement de prestige, c'est déjà un *comportement* en quelque sorte *irrationnel* par rapport à la voiture comme valeur d'usage. Mais si c'étaient des comportements irrationnels, alors ça donnerait toute possibilité de régler les choses, de les rationaliser d'une certaine façon par la technique, par une sophistication technique toujours supérieure, de rationaliser les choses et de conjurer cet irrationnel. Si c'était un comportement imaginaire, on pourrait le corriger. Mais je ne suis pas sûr que ce soit l'imaginaire qu'il faille corriger et je suis même sûr que c'est une utopie de vouloir le corriger. Parce qu'il y a quelque part, derrière, un *comportement symbolique*, au sens fort celui-là, *irrépressible, irréversible*, et celui-là on ne le corrigera pas. Il y a là un enjeu. Il faut bien que toutes les techniques (heureusement pour nous d'ailleurs) soient autre chose qu'une valeur

d'usage, autre chose qu'une rationalisation du monde. Elles sont un enjeu, elles sont un jeu, elles sont un duel et il y a toujours dans le rapport aux objets techniques toutes les dimensions que décrivait Caillois pour le jeu : *une dimension de représentation*. Effectivement, la voiture est *un signe*, elle est *un mode d'expression* de tas de choses, elle est *une scène*, elle est *un théâtre*. La voiture, on la joue comme telle, on fait de la figuration, de la représentation, il y a la dimension de l'« *agôn* », celle du défi. Barthes écrivait dans la sociologie des pratiques de la voiture que c'était un défi, une question de prestige, mais on a l'impression que cet aspect est aujourd'hui atténué. Et il y a aussi une dimension de vertige, comme disait Caillois, c'est-à-dire le fait que *dans toute technique existe la possibilité d'aller à la limite exponentielle d'un objet quelconque*, d'un objet technique, et c'est vrai que la voiture telle qu'elle est, réclame, exige, en quelque sorte, qu'on aille à la limite de ses possibilités, qu'on en dispose à la *limite de la vitesse* précisément. Il est complètement naïf et pieux de vouloir limiter la vitesse en nous donnant des voitures qui roulent à 260, il n'y a pas de raison de ne pas aller à 260. C'est comme pour les armes, on sait que si elles existent, un jour elles trouveront leur emploi d'une façon ou d'une autre.

Je ne sais plus qui décrivait cela pour l'appareil photographique, je crois que c'est Vilém Flusser. Il dit qu'à un moment donné, l'appareil photographique, vous n'en êtes plus que l'opérateur et, à la limite, vous allez prendre toutes les photos du monde, vous ne pouvez plus vous arrêter de photographier parce que ça, c'est l'appareil qui le veut, vous êtes l'opérateur technique de l'appareil. C'est dire que *ce n'est plus la technique qui est à votre service, vous êtes au service de la technique*. C'est vrai, mais pas en termes d'aliénation, non, c'est un *vertige*. Encore une fois, j'essaie de voir ce qui dans tout cela est une *action* et pas du tout une *passivité en termes d'aliénation*, en termes de *victime*, mais une action consciente, même si elle n'est pas délibérée, un *acting out* qui fait que vous allez à la limite des possibilités. Pour la voiture comme pour l'ordinateur et bien d'autres choses, cette possibilité de vertige est une singularité, elle est positive, ou plutôt elle est *au-delà du positif et du négatif*. Il faut donc poser le problème *au-delà de la sécurité et du risque, au-delà du positif et du négatif, au-delà du bien et du mal*, bien entendu, finalement aussi. Il y a un moment où chacun est sommé de sauver la face en termes de *contre-don*, c'est-à-dire de mettre en jeu suffisamment de choses pour rééquilibrer l'enjeu. C'est que nous sommes surchargés par une civilisation technique, *surchargés de possibilités*, de toutes les *potentialités* du monde et que nous n'avons plus les moyens d'y répondre.

Il n'y a plus de réponse possible, donc plus de responsabilité non plus. Le problème de la responsabilité est visiblement difficilement soluble. À force de les disperser dans les problèmes techniques, les problèmes de responsabilité deviennent *insolubles* ou alors ils se sophistiquent tellement qu'on tombe dans une casuistique vraiment théologique, on n'en sort plus.

Mais c'est parce que quelque part le problème de fond n'est pas posé : il est au-delà de la responsabilité en termes juridiques parce qu'il est en termes de *réponse*, en termes de *contre-don*, c'est-à-dire de *défi réussi*. Or chaque objet qui nous est donné est un défi, est un don, donc un défi et il faut y répondre. Et il n'y a pas d'autre moyen d'y répondre que par le risque, par le jeu, c'est la problématique du jeu qui domine alors, et ce qui peut prévaloir ne peut être qu'une *règle du jeu*, ce ne sont pas les *lois* qui sont déterminantes : la loi est bien trop transcendante, abstraite pour arriver à cette profondeur symbolique de l'enjeu. Donc ce ne peut être qu'une règle du jeu.

Je n'en ai aucune à vous proposer. Chacun est là et collectivement nous sommes certes en retard sur la technique, mais le problème est que plus la technologie avance, plus la sécurité avance, plus le défi devient meurtrier pour nous. Parce que nous sommes sommés de répondre avec des moyens que nous n'avons plus. Alors, plus on ira loin dans la sécurité, plus cela engagera des comportements meurtriers ou auto-meurtriers. Mais ça, c'est dit négativement, moi je cherche à donner à l'ensemble l'idée que c'est *un drame* et que quelque part il y a un engagement, *on ira jusqu'à l'engagement fatal parce qu'il faut pouvoir équilibrer symboliquement les choses*. Et ceci n'est pas une question de morale personnelle, c'est un enjeu symbolique de vie ou de mort.

On me racontait récemment qu'en Italie, dans beaucoup d'églises, là où il y avait pour chaque maladie ou handicap un *ex-voto* en marbre avec une inscription « merci mon Dieu de m'avoir guéri », maintenant c'est couvert de photos d'accidents de voitures avec, en dessous, « merci mon Dieu d'en être sorti ». Les gens viennent et reviennent prier au pied de leur *ex-voto* en contemplant la propre *scène de leur mort virtuelle*. Évidemment, je ne crois pas que ce soit un problème de mort désirée, ce qui est en jeu, ce qui nous menace, c'est cette espèce de prise en compte, de prise en charge généralisée, de protection... Et on sait bien que tous ces systèmes hyper-protégés, qu'est-ce que ça secrète ? Ça secrète des virus, de la viralité, et là on rejoint le problème de la violence : on n'a plus à faire à une violence frontale, à la mort vue en face où la sécurité peut jouer parce que nous la connaissons, nous la rationalisons, on a à faire à des systèmes qui sont suréquipés, sophistiqués, parfaits. *Tout système arrivé à ce degré de perfection génère une*

viralité interne, c'est-à-dire quelque chose qui l'auto-détruit, et ça c'est le risque pour nous, c'est cette viralité à laquelle nous n'avons plus exactement les moyens de nous confronter. C'est pourquoi je crains que, à force d'aller dans un système saturé, nous soyons, à la limite même, expulsés de notre propre rôle par la technique arrivée à ce point de sophistication, par la voiture ou la maison parfaitement intelligente (on se demande qui l'habitera, il n'y aura plus personne pour le faire). Nous serons expulsés et à ce moment-là ce qui s'emparera de nous, c'est quelque chose comme une viralité qui, pour moi (mais je m'avance beaucoup), est synonyme de *l'information ou de l'informatique* en général.

C'est-à-dire que l'informatique, c'est quelque chose comme une maîtrise virale du monde. Sinon que les virus s'y développent aussi à l'intérieur, mais quand on parle des virus informatiques, moi je dirais que *c'est l'informatique elle-même qui est le virus*; il nous faut vivre avec ça, c'est vrai. Simplement dans un univers comme celui-là, dont l'automobile intelligente future parfaitement sécurisée peut être un des exemples, dans ce monde-là, nous n'aurons même plus la possibilité de jouer l'ordre symbolique, la perte sera totale. Jusque-là l'enjeu c'est la mort, ou la non-mort, mais c'est un enjeu. Lorsqu'on sera *dans un système d'extermination* par contrôle prophylactique, *il n'y aura même plus la possibilité de jouer sa mort*. Cela a déjà été le cas dans les camps de concentration, il n'y avait même plus la possibilité pour ceux qui y étaient de jouer leur propre mort, ils étaient anéantis, exterminés, ils ne mouraient pas, ils étaient exterminés. Et dans un système *soft*, bien entendu, c'est un peu ce qui nous attend dans un contexte complètement viralisé où nous aurons à faire en même temps aux éléments positifs et négatifs parce que finalement, les virus, ce sont des informations, *le virus est à la fois une information et il est à la fois le virus c'est-à-dire destructeur de l'organisme qu'il informe*. Ça, c'est le paradoxe auquel on va être confronté et c'est aussi le paradoxe de la sécurité.

La sécurité est comme le virus : elle est une information à la fois positive et négative. Elle informe et protège l'organisme ou le groupe, en même temps elle le fragilise et l'encerclé. Elle assure la survie à tout prix de l'individu, en même temps elle l'anéantit dans son existence propre et sa souveraineté. À la longue, elle le désimmunise et, le protégeant de l'extérieur, elle le voue à toutes les attaques virales venues de l'intérieur. Son injonction est donc toujours paradoxale. Nous protégeant de l'accident et du destin, elle est devenue notre destin négatif.